

HUBERT ARTUS

Dictionnaire rock,
historique et politique du football

DON QUI FOOT

Préface d'Abd Al Malik



Excerpt of the full publication

DONQUI
FOOT

HUBERT ARTUS

DONQUI
FOOT

DON  UICHOTTE

www.donquichotte-editions.com

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2011.

ISBN : 978-2-35949-047-3

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PRÉFACE

Décoder le football moderne, c'est de cela qu'il est – même avec une certaine pointe d'humour – ambitieusement question ici.

Il y a une sorte de consensus général dans le fait que le sport soit considéré comme la métaphore de la vie, mais, si l'on devait qualifier plus précisément ce sport d'exception, le football serait le nom générique de notre société. Sans aucun doute, l'allégorie la plus criante du monde moderne. Ainsi, le terrain de foot serait le reflet de la « cité » au sens grec.

Dans toute société bâtie sur des lois, une morale, une éthique, une déontologie, chaque individu se distingue en portant au plus haut, d'une manière ou d'une autre, des valeurs civilisationnelles. Ces valeurs sont les garantes du fondement du lien social. Dans ce contexte, l'individu, le citoyen est toujours responsable de ce lien, mais si l'on parle football, qu'ils le veuillent ou non, ce sont d'abord les joueurs les êtres d'exception. Toujours. Les footballeurs sont condamnés à être des exemples (et ils le sont, de fait). N'ont-ils pas souvent (toujours) plus d'impact que n'importe quelle personnalité publique, que n'importe quel homme politique, durant leur règne sur le terrain ? Avoir conscience de cela, c'est avoir conscience qu'être un grand footballeur, c'est être un homme responsable. Mais n'est-ce pas cela être un grand homme ?

C'est donc d'abord l'environnement familial (puis l'environnement tout court) qui déterminera évidemment. Combien de jeunes footballeurs ne sont que des écrans sur lesquels se projettent fantasmes et rêves de parents frustrés, ambition et avidité d'un entourage « professionnel » égoïste et irresponsable ? Combien de footballeurs professionnels sont meurtris, écrasés sous le poids d'une exigence, d'une pression médiatique et populaire toujours plus intense ? La carrière d'un footballeur peut s'apparenter à cette question : comment se construire en tant qu'adulte, lorsque, depuis sa prime adolescence, on évolue en plein milieu de l'œil du cyclone ?

Le footballeur est une sorte de Michael Jackson.

Pourtant, au ^{xxi}^e siècle, avec la place qu'il occupe, le monde du football à lui seul pourrait changer en profondeur des sociétés entières par l'exemple, bouleverser positivement un nombre incalculable de vies, si le véritable esprit sportif, reflet de la grandeur humaine, était mis au centre. Mais le monde ne s'articule que trop rarement autour de l'esprit chevaleresque, et le football, bien qu'étant un monde à part, n'est pas hors du monde.

Question : que reste-t-il de l'esprit sportif, lorsqu'un Ronaldinho, qui retourne au Brésil, sans doute pour y finir sa carrière, rejoint le club de Flamengo à Rio pour plus de 700 000 euros par mois et refuse le symbole que représente le retour à Gremio, son club formateur (qui lui proposait une offre probablement moindre, mais sans doute honorable pour un préretraité multimillionnaire), qui le sollicite également? Sur cet épisode, le roi Pelé aurait dit que, si Ronaldinho aimait vraiment Gremio, il y serait retourné même gratuitement, puisqu'il est à l'abri financièrement parlant, depuis belle lurette. Pelé n'hésitant pas à rappeler que, lorsque Santos a eu des problèmes, il a lui-même naturellement renoncé à son salaire pour aider son club pendant toute une saison. Mais autres temps...

L'acte de Ronaldinho serait aujourd'hui banal, anodin, déjà vu, s'il ne signifiait rien.

Finalement, de quoi Ronaldinho est-il le nom? Parce qu'évidemment ce n'est pas d'un footballeur en particulier qu'il est question, ni même de football à vrai dire. Il est question de déclin, du déclin de notre époque... En réalité.

Dans le concert de toutes ces nations fébriles qui ne se font plus la guerre. Ces nations supporters, solidaires derrière leurs équipes respectives, facteurs de diversité, d'unité, de communion nationale. Regardons-les attentivement avec l'œil de l'époque... Le constat est plutôt simple : l'énergie du football est le plus puissant des repères identitaires! Cette extraordinaire énergie pourrait rendre effective, dans toutes les sphères de nos sociétés, la possibilité de s'unir au-delà de tous les clivages idéologiques et religieux, au-delà de toutes les catégories socioculturelles, puisqu'elle le fait concrètement, quotidiennement, sur tous les terrains de foot du monde. Le football comme volonté et comme représentation de l'idéal républicain.

Le football est devenu un formidable moteur d'émotions que la société des médias, des sponsors et des hommes d'affaires a fini par exploiter à plein régime. Au travers de nombreuses circonstances (l'exemple de l'incroyable fin de l'ère Domenech est emblématique), on voit bien qu'à de nombreux égards la machine est devenue folle. Il est donc plus qu'urgent de revenir à l'essence du sport, aux valeurs fondamentales du foot. Les qualités d'un être, même s'il s'agit d'un footballeur, surtout s'il s'agit d'un footballeur, puisqu'il est le véritable héros de notre temps, ne peuvent éternellement prendre appui sur des postures (une autre leçon de l'ère Domenech).

Les révolutions (au sens étymologique du terme) sont toujours possibles, elles sont même vitales. Elles réclament un certain courage, du respect, de la sincérité, un regard sévère et juste sur soi-même, des modèles de chair et de sang qui actualisent tout cela aussi. Bref des valeurs, des fondements solides sur lesquels on pourra construire. C'est en substance les mots que j'ai entendus de la bouche d'un de mes amis, ex-footballeur émérite, devenu président du club de football de la cité où j'ai grandi, à Strasbourg (le CS Neuhof), quand j'assistais la semaine dernière à l'entraînement des minimes. C'est aussi ce que j'ai lu entre les lignes d'un ouvrage à la fois drôle et savant, passionnant et malicieux.

Abd Al Malik

AVANT-PROPOS

« Le peu de morale que je sais, je l'ai appris sur les terrains de football et les scènes de théâtre, qui resteront mes vraies universités. »

Albert Camus

Un bon dictionnaire se lit comme un roman, parce qu'un dictionnaire est un voyage. Les mots et leur sens y sont en mouvement. En tissant des liens entre eux, ils forment une histoire, rapprochent les époques, unissent, enfin, microcosmes et macrocosme, histoires et Histoire.

Une bonne feuille de match, pour le connaisseur, se lit également comme un roman. Aucun nom, aucun poste n'y est figé. La composition des équipes siffle déjà le début du match. Les patronymes composent une partition, rapprochent les lignes, resserrent les générations. Sitôt qu'on les entend, les noms qui forment le grand Ajax et les Oranje dans les années 1970, les Verts à la même époque, les Bleus de Platini, les Magyars de la belle équipe de Hongrie, les Brésiliens de Garrincha-Pelé, Zico-Sócrates, Romario-Bebeto ou Ronaldo-Ronaldinho, ces noms-là sonnent comme une promesse intrinsèque de beau jeu, une ode au désir, une kermesse de sens pour l'amoureux. Plus tard, un chant, une palanquée de pintes, une troisième mi-temps, une baston, un concert ou encore une danse l'éteindront. Une feuille de match bien composée place les joueurs en action avant même le commencement de la partie ; elle épice les papilles du supporter, du passionné, de l'amateur, ou même du badaud de passage devant l'écran d'un pub. Celui qui n'a jamais chanté, en chœur avec des centaines de personnes, non pas l'hymne d'un pays, mais celui d'un club, ne connaît pas le football. Celui qui n'a jamais eu les tympanes crevés par les « Aux armes ! » marseillais ou le « You'll Never Walk Alone » de Liverpool ne connaît pas le football.

Tout cela, c'est la culture foot. Cet ouvrage veut la raconter.

C'est une histoire indissociable de celle de l'Empire britannique, et des émancipations irlandaise, écossaise, indienne et sud-africaine. Une histoire de la lutte des classes et de toutes les guerres du XX^e siècle, celle de nos contrats de travail, de nos modes, de la

science, du dopage. Une histoire qui épouse celle du rock, de l'espionnage, des mœurs, du sexe, de la pop culture, des avancées sociales, de l'industrie du spectacle, de l'urbanisme, de la communication, de la mondialisation, de toutes les tragédies, de toutes les utopies. Comme la politique, la science, les mathématiques, l'art, la gastronomie, la religion ou l'économie, le sport – et donc le football – donne une lecture du monde, dans un langage qui lui est propre.

Ce livre est aussi une contre-histoire du football. La compréhension du plus populaire des sports planétaires est une affaire sérieuse, à traiter avec informations et autodérision.

Un dictionnaire à la fois littéraire et sportif m'est rapidement apparu comme étant le plus récréatif, le plus pratique et le plus actuel des instruments pour écrire sur ce sport. Un abécédaire qui rend compte des liens entre microcosme du terrain et macrocosme du monde, des va-et-vient entre le pied et l'esprit, entre le foot et l'histoire. Et qui fait du football ce qu'il est : un art vivant, comme la danse et le théâtre – sans oublier son essence profonde, le jeu.

L'imaginaire du passionné est en bonne partie inspiré des albums Panini et de leurs vignettes pour collectionneurs, ces albums, devenus des collectors, que l'on feuillette et feuillette encore comme des grimoires vintage. J'ai voulu concevoir un livre que l'on puisse lire avant, après, mais aussi pendant un match de football. Une anthologie subjective dans ses choix, mais objective dans les informations qu'elle apporte, ou rappelle. Qui passe en revue tout ce qui relie l'histoire du ballon rond à l'Histoire des hommes, depuis ce jour de 1848 où les premières règles furent écrites.

Par de multiples entrées, j'ai souhaité illustrer les trois siècles que le football a traversés. Le ^{xix}^e fut celui du *people's game* aristocratique qui, en trente ans, s'est mué en un sport ouvrier et populaire. Au ^{xx}^e siècle, le football nationaliste est devenu un sport de masse mondialisé qui, entre autres, a épousé les luttes d'indépendance de la planète. Avant d'entrer dans l'ère du foot business, au ^{xxi}^e siècle, dans un monde où outils et équipements sont à mille lieues des origines.

De « Ajax » à « Zoff » en passant par « Touré », « Maradona », « Garrincha », « Best », « Cruyff », mais aussi « Algérie », « Banc », « Bez »,

«Cocaïne», «Créatine», «Église», «Entreprise», «Femmes», «FLN» «Hidalgo», «Knysna», «Ouvrier», «Syndicat», «Zahia», j'ai voulu assembler une multitude de vignettes, d'images à collectionner, qui constituent ainsi une histoire du football moderne en même temps que sa contre-histoire. La chronique officielle des Coupes du monde, des Coupes d'Europe et des championnats nationaux. Mais aussi une approche de cette discipline à travers allégresses collectives et drames historiques.

Calcio, cuju, pok-a-tok, mob football, soule : le foot est-il chinois, maya, italien ou anglais? Savez-vous que le plus grand stade du monde se trouve à Pyongyang, en Corée du Nord? Vous rappelez-vous l'épopée des «footballeurs-ouvriers» de Sedan? Vous a-t-on déjà dit que Grace Kelly, devenue diva à Monaco, redessina le maillot du club de la principauté? Qui sait pourquoi la première (bonne) série télé française consacrée au football n'a pas vu le jour? Vous souvenez-vous que Zizou ne fut pas le premier Zidane à briller en Coupe du monde?

Nourrie de faits, de tragédies et de légendes, de trente-sept années de passion et de curiosité, de recherches, de témoignages exclusifs et d'enquêtes inédites, voici une histoire subjective du football, racontée par celui pour qui Garrincha, George Best, Johan Cruyff, Zinedine Zidane et Diego Maradona resteront les plus beaux joueurs que la terre ait portés – auxquels, pour être honnête, il faudrait ajouter José Touré et Éric Cantona... Et Michel Hidalgo, le plus grand homme du football français.

Hubert Artus

DICIONNAIRE

A

*« Il existe une prédilection masochiste des Français pour deux exercices
dans lesquels ils se révèlent malchanceux : la guerre et le football. »*

Michel Audiard

AJAX

On ne pouvait commencer par une plus belle ode. De l'Ajax d'Amsterdam, on dit que c'était «à la fois les Beatles et les Rolling Stones du foot». Le club hollandais, né en 1900, doit son nom à la mythologie grecque : Ajax fut l'un des plus vaillants héros de la guerre de Troie. Dans les années 1970, sous la houlette de Rinus Michels et de son football total, et avec Johan Cruyff, Johnny Rep, Johan Neeskens et Horst Blankenburg, l'Ajax devint au ballon rond ce que les Stones sont au rock : non pas une équipe qui «fait» du foot, mais une équipe qui «est» le foot.

Grâce à un jeu offensif, nouveau, fondé sur le mouvement permanent, donc sur la vitesse et la surprise, l'Ajax gagna trois Ligues des champions (1971, 1972 et 1973) et toucha le sommet de l'Europe quand les Oranje tutoyaient celui du monde. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien que, des années 1970 jusqu'au milieu des années 1990, certains des joueurs clés rejoignirent le FC Barcelone : Cruyff, Neekens, Koeman, Rijkaard, Kluyvert, Ibrahimović. Le Barça était devenu l'Ajax de la Méditerranée. Un même football : le mouvement permanent. Un même pays : celui du rêve.

Qui dit rêve dit irrationnel. Bien que l'Ajax n'ait aucun lien direct avec la communauté juive, le club se vit peu à peu attribuer une «étiquette juive» – qu'il conserve encore aujourd'hui. À l'origine, il y eut certes une raison géographique – l'ancien stade du club était situé à proximité du quartier juif – mais, surtout, un fait de résistance et de courage : en septembre 1941, lorsque les Juifs furent chassés des clubs sportifs et bientôt la communauté juive de la capitale déportée et décimée à 80 %, des «camarades» du club planquèrent certains d'entre eux, à commencer par le président de l'Ajax, Jaap Van Praag, qui passa une partie de la guerre caché dans un magasin de photographies. L'initiative fut jugée d'autant plus remarquable que les autres clubs, pour leur part, avaient accepté le diktat de l'occupant allemand. Cet illustre épisode provoqua un tropisme, une assimilation irrationnelle : dans les années 1980, des supporters se réclamant de la communauté juive d'Amsterdam se mirent à arborer de façon ostentatoire les signes et symboles du judaïsme : il leur arrivait ainsi régulièrement de brandir le drapeau d'Israël, à côté de celui

de leur équipe. Leur geste, dépolitisé (la plupart avouent ne pas connaître l'histoire du pays hébreu), pouvait néanmoins amener leurs adversaires du jour à riposter en scandant le slogan palestinien : « Hamas ! Hamas ! » Aujourd'hui encore, le cri de guerre de certains supporters de l'Ajax est « Joden, joden, joden ! ». Dans les années 1980, un jour de déplacement en Allemagne, les supporters bataves crurent malin de se faire passer pour des Juifs et de déployer une banderole revancharde : « Les Juifs viennent se venger pour 1940-1945 ». En 2005, le président du club John Jaakke expliqua vouloir se « débarrasser de son image de club juif », car « le paradoxe [dans le fait] que nous sommes soi-disant un club juif est que, dans la plupart des cas, nos supporters juifs hésitent à assister à nos matchs à domicile, sans parler de ceux à l'extérieur, à cause des réactions blessantes des supporters de nos adversaires ». Les responsables du club, conscients du philo-sémitisme exagéré des supporters, leur demandèrent donc de modérer leur soutien à Israël.

Lire aussi : Apartheid, Barça, Oranje

ALGÉRIE

L'histoire de l'Algérie lui a donné une équipe nationale avant même la naissance officielle de son État : il s'agit de l'équipe du FLN, créée en 1958. Moins de dix ans plus tard, en 1967, les Jeux méditerranéens de Tunis virent le premier Algérie-France de l'histoire. Le match, qui se déroulait cinq ans après l'indépendance, se solda par une victoire des Bleus 3-1. Côté algérien, la défaite fut une bonne raison de virer aussitôt le sélectionneur, considéré comme le principal coupable de l'affront. Il fallut attendre 1975 et les Jeux d'Alger pour qu'un nouveau Algérie-France ait lieu. Cent mille spectateurs envahirent les tribunes de la capitale, dont les présidents Houari Boumédiène et Valéry Giscard d'Estaing (premier chef d'État français reçu à Alger après l'indépendance). Comme toujours dans les Jeux méditerranéens, l'équipe était composée des jeunes espoirs du football. Et ce jour-là, les espoirs français comptaient dans leurs rangs un certain Michel Platini. Les Bleus menaient 1-0 quand Omar Betrouni, « l'homme de la

dernière minute », égalisa contre toute attente dans les dernières minutes du match : la rencontre fut remportée 3-2 par l'Algérie, et tout le peuple chavira alors de bonheur. Les scènes de liesse qui s'ensuivirent rappelaient étrangement celles qu'avait connues Alger treize ans plus tôt, et la victoire prit l'allure d'une nouvelle indépendance. En 1982, le onze d'Algérie franchit un nouveau cap, à l'occasion de sa première Coupe du monde. L'équipe qui se présenta au Mondial espagnol s'était bonifiée depuis 1975 ; elle était devenue vice-championne d'Afrique en 1980. Au cours de son ascension, elle avait élaboré un jeu vif, tourné vers l'attaque, porté par des joueurs brillants : Dahleb, Mansouri, Kourichi, Assad, Madjer, Belloumi, et un certain Djamel Zidane, qui allait faire des étincelles en Espagne. L'équipe entra dans la compétition en illuminant d'un feu d'artifice le ciel de Gijón, jusque-là bien triste, et écrivit une grande page de l'histoire du football dès son premier match, le 16 juin 1982. Le jeu surdoué des artistes algériens eut raison ce jour-là de la Nationalmannschaftt allemande, défaite 2-1 sur des buts de Madjer et Belloumi. Avant la rencontre, le sélectionneur allemand Jupp Derwall avait fanfaronné : « Si nous ne battons pas l'Algérie, je rentre par le premier train. » Il n'en fit certes rien, mais des souvenirs amers ressurgirent toutefois : le 1^{er} janvier 1964, déjà, l'Algérie avait battu la RFA pour son deuxième match officiel depuis l'indépendance.

Derwall se vengea en complotant avec les cousins autrichiens, présents dans le même groupe des phases de poule, et qui étaient, eux, parvenus à battre l'Algérie (2-0). Lors du match entre les deux pays germaniques, une victoire courte des Allemands eut l'heur de les qualifier tous deux. L'Autriche laissa l'attaquant allemand Hrubesch marquer, puis les deux équipes se contentèrent de jouer à la passe à dix jusqu'à la fin. Ce « match de la honte » élimina les Algériens à la différence de buts, mais en fit des héros – un statut qu'ils n'avaient d'ailleurs pas volé : la génération 1975-1982 reste un must, et contribua pour beaucoup à la reconnaissance du (tout jeune) football africain.

En 1984, un match opposa à nouveau les deux équipes espoirs de France et d'Algérie. À Saint-Ouen, l'équipe française s'imposa 3-0, mais des jets de pierres accompagnèrent sa sortie du stade.

Il fallut ensuite attendre 2001 pour qu'un nouveau match fasse s'affronter les équipes premières française et algérienne. Il eut lieu au Stade de France et fut marqué par l'envahissement du terrain à la 74^e minute par des Français d'origine algérienne, répercutant dans l'enceinte sportive le malaise de leur vie en banlieue et de leur citoyenneté française mal admise. Ils provoquèrent l'arrêt du match... et un scandale en France. Dans le pays régnait alors le tout sécuritaire, et les citoyens d'origine étrangère, a fortiori maghrébine, en faisaient – en font toujours – les frais les premiers.

Lire aussi : Assad, FLN, Madjer, Zidane

ALLEMAGNE

«Le football est un jeu qui se joue à onze contre onze, et à la fin c'est l'Allemagne qui gagne.» Cette sentence de Gary Lineker, dont l'histoire du foot a tant de fois éprouvé la justesse, semble remonter à des temps immémoriaux. Pourtant, c'est en 1990 (hier, donc) qu'elle fut énoncée par le buteur anglais, après que l'Angleterre eut perdu, contre l'Allemagne, la demi-finale de la Coupe du monde. Les Allemands, cette année-là, remportèrent la compétition. En Allemagne, le romantisme est ainsi toujours allé de pair avec un certain fatalisme.

Coupe du monde 1954

Lors de leur deuxième match contre la Hongrie, les Allemands encaissèrent un 8-3, soit une défaite hémorragique infligée par les Magyars magnifiques de Puskás, avec quatre buts de Kocsis. Mais, pour cette première participation de la RFA à une compétition internationale (elle en avait été évincée en 1950, du fait de la récente guerre mondiale), la jeune République tenait à redorer son blason. Elle avait pour cela un double moteur rugissant : le bombardier Helmut Rahn et le chef d'équipage Fritz Walter, deux attaquants de choc, deux poisons pour les défenses. À eux seuls, ils aplatirent la Turquie (7-2) et l'Autriche (6-1), et conduisirent le pays en finale, au terme d'un tournoi mené sans panache, mais qui eut le mérite cependant de faire oublier leur rouste inaugurale. Les Allemands devaient alors retrouver les Hongrois, dont le parcours était éblouissant et chacun des matchs un morceau d'anthologie.

Nul doute que le grand orchestre de Hongrie serait couronné. En effet, au bout de neuf minutes, il menait déjà 2-0. C'est alors que l'Allemagne posa la première pierre de sa légende : elle réduisit le score assez vite, dérégulant un onze hongrois qui avait déjà failli dérailler en demi. Les Magyars avaient perdu le *la*, les Allemands sonnèrent la charge, et Rahn égalisa. À six minutes du terme, la Mannschaft profita de la scoumoune adverse, récupéra la balle, qui atterrit dans les pieds de Fritz Walter, qui passa à Helmut Rahn, qui provoqua... la faute de main du gardien Grosics. But, et victoire de la RFA. Plus tard, on apprit que les Allemands étaient massivement dopés au glucose, et que les seringues, insuffisamment stérilisées lors des injections, avaient réservé une petite surprise à certains joueurs : Rahn, Walter, Morlock et Kubsch payèrent ainsi leur victoire... d'une jaunisse.

Coupe du monde 1970

À l'aube des seventies du hard-rock et de la pilosité libérée – longues chevelures, gueules hirsutes, moustaches et rouflaquettes –, le football ouest-allemand était de style lourd et « grosse Bertha », avec des joueurs comme Gerd (« der Bomber ») Müller, Paul Breitner, Wolfgang Overath ou encore Berti Vogts. En 1970, il disputa néanmoins, contre une Italie – elle aussi – au jeu peu glamour, une demi-finale de rêve, dont les trente minutes de prolongation furent vécues comme un condensé d'éternité.

Coupe du monde 1974

C'est sur le sol est-allemand qu'eut lieu le premier Mondial de la jeune République démocratique allemande. S'y tint également l'unique rencontre RFA-RDA de l'histoire du foot. La République démocratique jouait alors sa toute première Coupe du monde. La Nationalmannschaft ouest-allemande consistait, elle, en un savant dosage entre le Bayern et Mönchengladbach : une sorte de colonne de panzers qui gagnait d'abord et jouait ensuite, dirigée par un Kaiser suffisamment élégant pour donner malgré tout à ce football une apparence humaine. Mais, cette année-là, la plus belle équipe de la compétition fut la Hollande, qui déploya avec éclat son football total, son Johan Cruyff et sa révolution permanente. Comme les Magyars vingt ans plus tôt, les Bataves dominèrent le tournoi et rencontrèrent la RFA dans une finale qui opposait

TABLE DES MATIÈRES

Préface.....	5
Avant-propos.....	9
Dictionnaire.....	15
Temps additionnel	462
Bibliographie.....	490

Direction éditoriale : Stéphanie Chevrier
Suivi éditorial : Camille von Rosenschild, Aurélie Michel
Direction artistique : Cédric Scandella
Assistante du suivi éditorial : Élise Iwasinta
Suivi de fabrication : Vincent Maillet
Correction : Marie-Pierre Prudon - Jacques Morel
Impression : Normandie Roto Impression S.A.S. à Lonrai
Dépôt légal : Mai 2011. N°103302 (XXXXXX)
Imprimé en France